

EN TRAIN

par

Hubert CHIMÈNES

Je devais avoir quinze ans. Je venais de lire le *Retour de l'U.R.S.S.* En famille, nous revenions des sports d'hiver, en Suisse. Dans notre compartiment, André Gide, chapeau cabossé et longue cape, accompagné, à coup sûr, de sa fille Catherine, air d'écolière en semi-uniforme. Gide, avec qui nous avons noué une conversation neutre, sortit vite de sa valise des jeux et des jeux — les célèbres petites boîtes vitrées — et nous convia à faire entrer la souris dans la cage, la petite boule dans son trou, etc..., parsemant nos tentatives, et les siennes propres — il était bien plus habile que nous — de petits rires et de “*raté ! raté !...*”, que plus tard j'ai retrouvés dans “son” film... Je ne sais quels incidents ralentirent, puis stoppèrent le train pendant plusieurs heures. Nous avions prévu des victuailles. Gide et sa compagne, non. Nous avons de quoi les nourrir. Avant d'arriver à Paris, sur une feuille de bloc-notes, avec mon stylo neuf qui ne lui convenait pas, Gide m'écrivit : “*En souvenir d'un soir de voyage, d'attente et de jeûne*”. Je ne sais par quel miracle cet autographe, et mon exemplaire de *Si le grain...*, dans lequel je le fixai ultérieurement, ont survécu à l'Occupation et au pillage systématique du contenu complet de notre appartement.

En réalité, Gide ne nous parut à son aise qu'une fois franchie la frontière ; nous l'avions vu auparavant aller et venir d'un air inquiet, presque traqué, et se réfugier dans les toilettes pendant le passage des policiers et des douaniers : nous n'avons jamais compris les raisons de cette apparente panique.

16 février 1989.